

Pratique de l'intercompréhension: le cas d'une Haute école spécialisée bilingue

Dorothee Ayer | Zollikofen

Dieser Artikel behandelt eine Form der Interkomprehension, wie sie in der Schweiz zur Anwendung kommt, genauer gesagt an einer zweisprachigen Fachhochschule, sowie die Voraussetzungen zum Gelingen dieser Art von Kommunikation. Wir gehen dann auf die Vorteile der Interkomprehension ein und stellen schliesslich Beispiele sowohl aus der Praxis als auch aus dem Bereich des Unterrichts vor.

Die Interkomprehension ist ein effizientes und wirtschaftliches Kommunikationsmittel in einer Sprachkontaktsituation, wie man sie in der Schweiz antrifft. In diesem Umfeld scheint es unvermeidbar, die Idee der vollkommenen Zwei- resp. Mehrsprachigkeit aufzugeben. Das wiederum bedingt jedoch, dass die passiven Sprachkompetenzen ausreichend entwickelt sind, um einem Gespräch in der jeweils anderen Sprache folgen zu können. Es ist zudem angebracht, über die Inhalte von Sprachkursen nachzudenken, um diese Art der Kommunikation zu erleichtern, indem die metakognitive und metalinguistische Reflexion integriert wird; nachzudenken auch über den Platz, den man der Interkomprehension in einem schulischen oder akademischen Lehrplan einräumen kann.



Mehr Beiträge zu diesem Thema:

www.babylonia.ch >

Thematisches Archiv > Themen 23 und 26

1. Introduction

La Suisse et ses quatre langues nationales offrent une situation privilégiée de contact des langues. Dans des régions de frontière linguistique aussi bien que dans des lieux où des locuteurs de langues différentes se côtoient, des *modus vivendi* se mettent en place pour permettre échanges et communication. Ces lieux en question servent de décor pour des types de communication bi/multilingue, qu'il s'agisse de villes à cheval sur deux régions linguistiques ou d'entreprise et d'institutions comptant du personnel originaire de communautés linguistiques diverses.

L'intercompréhension, que l'on peut résumer par l'expression «chacun parle sa langue», est une pratique courante dans ces contextes officiellement bi/multilingues. Si le principe paraît simple en soi, la mise en pratique nécessite des conditions linguistiques de base et une attitude particulière de la part des interlocuteurs engagés dans une conversation bilingue.

Dans cet article, nous verrons le type d'intercompréhension pratiquée en général en Suisse et plus précisément dans une Haute école spécialisée bilingue, ainsi que les pré-requis au bon déroulement de ce type de communication. Nous aborderons ensuite les avantages de la pratique de l'intercompréhension et enfin nous fournirons des exemples concrets tant au niveau de la pratique que de la formation.

2. Intercompréhension entre langues voisines ou entre langues distantes

Le terme intercompréhension est polysémique et a dans ses définitions une grande fourchette de nuances. On peut néanmoins partir de la définition première de ce mot qui signifie, comme le souligne Jamet (2010), «compréhension réciproque». Par le qualificatif réciproque, cette définition implique deux personnes ou deux groupes, qui communiquent et se comprennent. On peut dès lors différencier deux types de pratiques d'intercompréhension. Celle qui est le plus souvent évoquée et qui fait l'objet de plusieurs recherches concerne l'intercompréhension entre langues dites voisines, appartenant à la même famille, comme le groupe des langues romanes. Dans le cas d'une intercompréhension entre locuteurs de langues voisines et ne parlant pas la langue partenaire, la communication est rendue possible par la proximité linguistique des langues engagées.

Le deuxième type de pratique d'intercompréhension recouvre les échanges faisant intervenir plusieurs langues, dites distantes ou éloignées. Dans ce cas précis, on part du principe qu'il existe entre les locuteurs en présence un registre commun. On peut parler ici de connaissances partagées et que Matthey (2008: 119) qualifie de *parler bilingue*, illustré par l'alternance codique.

C'est sur ce second type d'intercompréhension

que portera l'étude proposée ici. En effet, il s'agit de se pencher sur les pratiques langagières en usage dans le cadre d'une Haute école spécialisée en Suisse¹. Cette école est officiellement bilingue et pratique, à l'instar de l'administration fédérale helvétique et de nombreuses entreprises bi-multilingues, l'intercompréhension. Cette pratique a cours entre membres du personnel (administratif, enseignant, scientifique et de maintenance), mais doit aussi s'appliquer aux étudiants germanophones et francophones qui fréquentent l'école et qui ont parfois des projets à mener en groupe bilingue.

2.1 Conditions pour un bon fonctionnement

Lorsqu'il est question d'intercompréhension entre langues distantes, les locuteurs impliqués dans la communication doivent avoir des compétences linguistiques dans la langue partenaire. Si l'on se réfère aux directives officielles de l'administration fédérale, tous les employés sont censés avoir des connaissances d'une langue partenaire suffisantes pour pouvoir participer à ces communications bi/multilingues. En effet, l'Office fédéral du personnel, dans son *Guide pour la promotion du plurilinguisme* (2009) donne des indications pour la rédaction d'offres d'emploi selon le type du poste décrit. Il s'agit d'une fourchette allant du niveau A2-B1 au niveau B2-C1.

On distingue généralement dans l'enseignement/apprentissage des langues, quatre compétences de base: la compréhension orale et la compréhension écrite (compétences de réception), l'expression orale et l'expression écrite (compétence de production). Dans le cas de la pratique de l'intercompréhension, chaque locuteur s'exprime dans sa langue première, ce qui signifie qu'il doit avoir les compétences nécessaires pour comprendre son partenaire, donc des compétences de réception dans la seconde langue utilisée, comme le rappelle Grin (2008: 18): «[L'intercompréhension est] la faculté, pour des locuteurs de langues maternelles différentes, de tabler sur leurs compétences réceptives dans les langues des autres pour se comprendre mutuellement.» Cette focalisation sur les compétences réceptives représente clairement un avantage dans le sens où il est plus facile d'acquérir des compétences en réception qu'en production. Il faut néanmoins pouvoir accepter l'idée de compétences partielles et inégales: atteindre un niveau B2 en compréhension orale alors que l'expression orale se situe peut-être au niveau A2. Par ailleurs, le fait d'utiliser deux langues dans une conversation n'est pas aisé et il est fréquent d'entendre une langue

dominer l'échange. Cette convergence vers une seule langue peut s'expliquer par une volonté d'ouverture vers la langue et la culture partenaire de la part des interlocuteurs. Et, *a contrario*, l'intercompréhension peut être perçue comme une position de «quant à soi»: chaque participant s'en tient à son code et ne fait pas d'effort envers l'autre et sa langue. Ainsi le bon fonctionnement de l'intercompréhension nécessite qu'elle soit intégrée dans les pratiques des interlocuteurs.

3. Les apports d'une telle pratique

Les avantages qu'apporte l'intercompréhension sont multiples. Grin (2008) met en avant l'aspect économique, puisque l'on peut d'une part diminuer les coûts de formation en axant les cours de langue sur les compétences réceptives et d'autre part réaliser des économies de traduction. En effet, dans cette configuration chaque participant à une réunion comprend les interventions de ses collègues ou est capable de lire des documents rédigés dans la langue partenaire sans avoir recours à un service de traduction.

De plus, l'intercompréhension permet à chaque locuteur en présence d'utiliser sa langue première et de ce fait, de laisser de la place au respect des langues minoritaires dans une situation donnée. L'égalité entre langues est donc de la sorte respectée, qu'il s'agisse de la langue majoritaire ou de la langue minoritaire en terme de nombre de locuteurs.

Chaque participant se retrouve ainsi sur un pied d'égalité et le respect de l'origine linguistique de chacun est assuré. Dans ce sens, et si les conditions pour un bon fonctionnement de l'intercompréhension sont garanties, leur «face» (Goffman, 1974) est sauvegardée. Chacun est impliqué dans une situation de communication comportant les mêmes difficultés potentielles et on peut imaginer que cet état de fait apporte une aide à la communication: les interlocuteurs doivent s'assurer de la compréhension de leur intervention par leurs partenaires, par exemple en adaptant leur débit, leur lexique ou leurs structures syntaxiques.

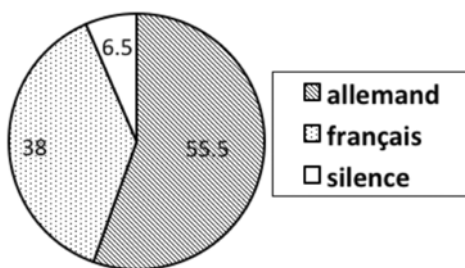
4. Exemple entre collaborateurs

Le cadre bilingue de la Haute école spécialisée observée pour nos recherches permet de mettre en pratique l'intercompréhension entre langues distantes, puisque les réunions de travail se font en allemand et en français. Dès que l'on essaie de se faire une image plus précise de ce type d'échange, on se pose forcément plusieurs questions, telles que «est-ce que ça marche vraiment?» ou «y a-t-il une langue dominante?» ou encore «les interlocuteurs se comprennent-ils réellement?». Afin de pouvoir répondre à ces interrogations, nous avons enregistré des réunions de travail. Les analyses qui en découlent ont pour but de définir le volume de chaque langue utilisée et de le faire correspondre aux langues maternelles des participants à la réunion, c'est-à-dire de pouvoir répondre aux questions posées et de voir si réellement chacun s'exprime dans sa langue maternelle. De plus, il est intéressant de relever les outils linguistiques sollicités par les interlocuteurs pour d'une part s'assurer d'être compris et d'autre part questionner et faire reformuler dans le cas d'incompréhension.

L'intercompréhension est un moyen efficace et économique de communiquer dans le contexte de contact des langues que l'on trouve en Suisse. Dans ce type de situation, il paraît indispensable d'abandonner l'idée d'un bi/plurilinguisme parfait.

L'enregistrement qui nous sert ici d'exemple concerne une réunion³ des enseignants de langues de l'école à laquelle cinq personnes participaient selon la répartition linguistique suivante: deux francophones, deux germanophones et une anglophone. L'enseignante anglophone a pour langue seconde l'allemand et peut être assimilée au groupe des germanophones dans la mesure où elle utilise l'allemand comme langue de communication au sein de l'école. La réunion a duré soixante-quatre minutes, durant lesquelles les participants ont utilisé le français et l'allemand de manière équilibrée. En effet, une fois écartés les moments de silence (consacrés à la prise de note ou à la consultation de documents) on peut compter 38% du temps de parole en français et 55.5% en allemand, ce qui correspond à la représentation des langues lors de cette réunion avec 40% de francophones et 60% de germanophones.

Figure 1: volume des langues utilisées lors de la réunion



Par contre, si en terme de volume l'intercompréhension est respectée, il est intéressant de noter que les participants ne se cantonnent pas à l'utilisation de leur langue maternelle, mais interagissent également dans la langue partenaire.

On peut bien sûr observer plusieurs cas de code-switching, ce qui s'explique naturellement par la coexistence de deux langues dans un même espace. Dans notre exemple, les cas de code-switching concernent essentiellement le fait de nommer des titres de projets ou des noms de cours, créés en allemand et qui n'ont pas été officiellement traduits en français. Cependant, il est fréquent qu'un locuteur réponde ou enchaine dans la langue qui n'est pas la sienne:

- P (francophone): Sinon cela voudrait dire que vous devriez noter vos... vos évaluations plusieurs fois.
 S (germanophone): Mais on le fait de toute façon non?
 P: Pour toi, tu le fais. Pis après tu le mets dans IS-A.
 S: Ouais

Néanmoins, les enchaînements d'une langue à l'autre se font généralement avec une certaine fluidité, telle qu'on le conçoit dans la pratique de l'intercompréhension:

- P (francophone): Et la question, euh c'est aussi une question d'organisation.
 E (germanophone): Ja genau, wann sie das machen werden.
 P: Parce qu'ils s'inscrivent...
 E: Ja
 P: Jusque là, ils sont libres.

5. Vers un enseignement de cette pratique

Si enseignants et collaborateurs communiquent en mode bilingue, qu'en est-il de la formation à cette pratique auprès du public étudiant? Des cours de langues sont au programme de la 1^{ère} année d'étude. Les étudiants doivent suivre des cours de L2 (français ou allemand) et de L3 (anglais), avec pour objectif le niveau B2 en fin d'année. En effet, l'enseignement dans cette école se fait en allemand ou en français, selon la langue de l'enseignant, dès la seconde année. Les étudiants doivent donc être capables de suivre un cours dans la langue partenaire et d'engager des discussions avec leurs pairs germanophones ou francophones. Traduits en termes d'objectifs, cela signifie des compétences distinctes: communiquer sur des sujets quotidiens ainsi que sur des sujets spécifiques durant les cours et les travaux pratiques, avec les enseignants et entre étudiants. Les cours de langues de 1^{ère} année répondent à ces besoins en intégrant dans les programmes des thèmes spécifiques à chaque filière (thèmes apparentés à des objectifs spécifiques).

Par contre, pour développer davantage les compétences en interaction bilingue, l'école propose depuis l'automne 2013 un module facultatif qui met en contact des étudiants germanophones et francophones. Durant ces leçons bilingues, les étudiants suisses alémaniques s'expriment en français et les Suisses romands en allemand. Ce mode de communication ne coule pas de source et peut être qualifié

d'«intercompréhension inversée», ce qui nécessite une certaine gymnastique cérébrale de la part des participants. Toutefois, les étudiants immergés dans ce contexte bilingue se retrouvent experts de la langue cible de son/ses partenaire-s et inversement. Se met alors en place une dynamique de négociation et d'entre-aide linguistique. Ces locuteurs, tour-à-tour natifs et non-natifs, développent des stratégies de communication propres bien sûr à l'apprentissage des langues mais également adaptées à un contexte bilingue.

Du point de vue du plurilinguisme, le fait que chaque participant se retrouve dans le rôle de l'expert (sans être nécessairement linguiste) permet aux apprenants de prendre conscience de façon plus fine du fonctionnement de sa langue première. Cette prise de conscience sert ainsi d'outil pour faire des liens entre les langues 2-3-etc. dans une réelle perspective plurilingue.

6. Conclusion

L'intercompréhension est un moyen efficace et économique de communiquer dans le contexte de contact des langues que l'on trouve en Suisse. Dans ce type de situation, il paraît indispensable d'abandonner l'idée d'un bi/plurilinguisme parfait. Des locuteurs issus de communautés linguistiques diverses peuvent s'entendre et travailler ensemble sans pour autant avoir un niveau identique dans les différentes compétences langagières. Ceci implique pourtant une condition préliminaire, à savoir des compétences de réception suffisamment développées pour comprendre un discours dans la langue partenaire. A cela s'ajoute des dispositions plurilingues et comme nous l'avons vu plus haut, il n'est pas rare qu'un mélange des langues se fasse, qu'apparaissent des épisodes de code-switching ou que la

conversation devienne monolingue, avec la domination d'une des langues. Il est d'ailleurs opportun de s'interroger sur les programmes des cours de langues pour faciliter ce type d'échange, en intégrant une réflexion métacognitive et métalinguistique, et la place que l'on peut faire à la formation à l'intercompréhension dans un cursus scolaire ou académique.

Notes

¹ Il s'agit de la Haute école spécialisée des sciences agronomiques, forestières et alimentaires (HAFL) à Zollikofen, canton de Berne.

² Enregistrement du 7 mars 2013.

Bibliographie

- Caddéo, S. & Jamet, M.-C. (2013). *L'intercompréhension: une autre approche pour l'enseignement des langues*. Paris: Hachette
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Traduction française par A. Kihm, Paris: Editions de Minuit.

Grin, F. (2008). Pourquoi l'intercompréhension? In: V. Conti & F. Grin, *S'entendre entre langues voisines: vers l'intercompréhension*. Genève: Georg, pp. 17-30.

Jamet, M.-C. (2010). L'intercompréhension: de la définition d'un concept à la délimitation d'un champ de recherche ou vice versa? *Publiforum*, 11. www.publiforum.farum.it/ezine_articles.php?art_id=144 (consulté le 06.02.2014).

Matthey, M. (2008). Comment communiquer sans parler la langue de l'autre? In: V. Conti & F. Grin, *S'entendre entre langues voisines: vers l'intercompréhension*. Genève: Georg, pp. 113-129.

OFPER (Office fédéral du personnel) (2009). *Guide pour la promotion du plurilinguisme*. <http://www.news.admin.ch/NSBSubscriber/message/attachments/15598.pdf> (consulté le 15.09.14).

Dorothee Ayer

enseigne le français langue étrangère à la Haute école spécialisée bernoise à Zollikofen (HAFL) et mène une recherche doctorale sur la pratique de l'intercompréhension entre langues distantes (DILTEC, Sorbonne-Nouvelle Paris 3).



La crémation du Bögg lors de la fête des *Sächsilüte*, à Zürich. La carte postale date du début du XX^{ème} siècle.